

Ghelderode

Jacqueline Blancart-Cassou, *Ghelderode, Grez-sur-Loing, Pardès (Qui suis-je ?)*, 2013

Éric Van der Schueren

Volume 45, numéro 3, automne 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1032455ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1032455ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Schueren, É. V. d. (2014). Ghelderode / Jacqueline Blancart-Cassou, *Ghelderode, Grez-sur-Loing, Pardès (Qui suis-je ?)*, 2013. *Études littéraires*, 45(3), 243–248.
<https://doi.org/10.7202/1032455ar>



Ghelderode

ÉRIC VAN DER SCHUEREN

Jacqueline Blancart-Cassou, *Ghelderode, Grez-sur-Loing, Pardès (Qui suis-je ?)*, 2013.

Chère Madame Blancart-Cassou, chère collègue,

Vous abordez un auteur multiforme, dramaturge, conteur et, d'une façon singulière, biographe de lui-même. Michel de Ghelderode, de son vrai nom Adolphe Adhémar Martens, est né en 1898 et décède prématurément en avril 1962, non sans superstitions ou hantises. Pour ne retenir que ce point — mettant de côté ses premiers essais en littérature auprès de dadaïstes courageux ou, plus tard, d'anarchistes —, ce sont ses contes qui forment le gros de son œuvre, et son théâtre, à la même enseigne esthétique et fantasmagique, la maturité venue. C'est en 1946, comme vous le rappelez, que l'audience de son théâtre traverse la Belgique et gagne la France, Paris, et que l'édition de l'*Œuvre complète* se met en place. Puisque parisienne, la reconnaissance est absolue pour un Belge qui s'est toujours, sans y parvenir, voulu auteur de son terroir flamand : Catherine Toth, Michel Vitold et d'autres comédiens en vue l'interprètent. La collaboration avec Jean-Louis Barrault sera plus difficile (vous le montrez, p. 94-95). Mais en 1953, c'est l'apogée de la visibilité du théâtre de Ghelderode sur les scènes françaises. Par effet de rebond, le succès revient en Belgique, mais très vite, c'est à l'étranger que Michel de Ghelderode trouvera une audience renouvelée — (la « ghelderodite » est tombée en France et en Belgique) : Amérique, Suisse, Autriche, Hollande, Angleterre, ... Mais l'écrivain, épuisé par l'asthme, ne peut que contempler le silence qui se fait de plus en plus autour de son œuvre.

Michel de Ghelderode est un auteur belge contemporain et, à propos de son œuvre d'écrivain flamand d'expression française, vous rappelez, à juste titre, toutes les ambiguïtés de ces termes (p. 57) : se voulant flamand, il n'a jamais publié qu'en français¹. À résumer l'œuvre de l'auteur, elle semble s'organiser sur trois plans : le théâtre (encore a-t-il connu des inflexions, expressionnistes, par exemple, au début de sa carrière, où il a donné libre cours au jeu des marionnettes

1 À cette bigarrure culturelle et un peu linguistique se superposerait une autre, de type social, celle du petit-bourgeois ou celle qui, plus politique, se dessine dans les tâtonnements du début de sa carrière (souvent sous pseudonymes, l'auteur donne ses premiers textes au dadaïste anversois Clément Pansaerts et à sa revue *Résurrection*, et, quelques années après, à la revue anarchiste *Haro*).

la maturité survenue) ; les contes ; enfin, ce que les Américains appelleraient des *testimonies*, issus d'entrevues données, mais fortement remaniées et souvent faussaires (trompeuses ?), sinon aptes à soutenir la légende d'un homme désormais perclus dans un fauteuil par un asthme qui laisse même songeur son médecin, et adonné à la morphine. De ces trois ensembles, la critique a rendu compte, non sans se poser la question de leur porosité. Vous reprenez le dossier de manière altière.

Dans un livre de 1987², vous avez traversé l'œuvre de Michel de Ghelderode à l'enseigne du rire, alors qu'il était convenu de n'y voir que macabre, tragique, surnaturel, fantastique. Et c'est au partir de cette enquête que vous livrez une synthèse, trente ans plus tard, où vous rejoignez quelques prédécesseurs en présentant l'homme et l'œuvre. La formule peut sembler vieillotte (Lanson, Brunetière, Faguet, ...) et insolite en ce siècle, si elle n'était établie sur des recoupements — érudits le plus souvent et sensibles — que vous aviez déjà exposés dans *Le Rire de Michel de Ghelderode*³. Certes, entre 1987, dans les premières pages, et 2013 repassent les mêmes anecdotes. Il n'est pas question de vous en faire grief. Dans un texte à portée académique, en 1987, les suggestions n'étaient pas de mise. Mais vos intuitions étaient déjà justes, et lestées du carcan académique en 2013, elles sont validées aussi par votre attachement constant à rendre compte de l'œuvre de Michel de Ghelderode — et c'est déjà une gageure —, écrivain conspué, soupçonné de collaboration avec les Nazis, refusé à l'Académie royale de langue et littérature françaises de Belgique et manquant, au témoignage relayé par Roland Beyen, le Prix Nobel de Littérature en 1962 par une mort prématurée.

Parmi ces études qui embrassent l'écrivain et ses œuvres (dont celle de Jean Stevo⁴), votre approche de 1987 vous donne une assise plus forte, fût-elle fondée sur le plus impalpable, le rire, né du macabre, de l'horreur, des terreurs enfantines, de la tragédie au quotidien, etc. Et surtout, vous vous êtes débarrassée des entraves de la *dissertatio academica*. En 2013, une souveraine possession du sujet parle à même le texte critique, le fait.

Vous êtes aussi, parmi bien d'autres, l'auteur d'un article qui a pour titre « Le thème de "l'enfant tué" dans l'œuvre de Michel de Ghelderode⁵ ». Cette étude pourrait passer dans la submersion qu'impose la littérature critique sur l'auteur belge que fut Michel de Ghelderode, s'il ne pointait, outre ses qualités intrinsèques, vers ce qui est au centre de la tragédie antique et classique : la mort de l'enfant, quels que soient les cycles, les trames épiques, et leurs reprises sur les tréteaux du cothurne. Par ce sujet, peu fréquenté par la critique sur l'œuvre de Ghelderode, pas moins justement visé que ne l'est celui qui très vite ouvre votre livre — le meurtre du père (naturel,

2 Jacqueline Blancart-Cassou, *Le Rire de Michel de Ghelderode*, Paris, Librairie Klincksieck, 1987.

3 Je fais surtout référence au premier chapitre de votre étude de 1987.

4 Jean Stevo, *Office des ténèbres pour Michel de Ghelderode*, Bruxelles, A. de Rache (Mains et chemins), 1972.

5 Jacqueline Blancart-Cassou, « Le thème de "l'enfant tué" dans l'œuvre de Michel de Ghelderode », dans Rodica Lascu-Pop et Rodica Baconsky (dir.), *Michel de Ghelderode... Trente ans après*, Actes du troisième colloque international Cluj-Napoca (22-24 octobre 1992), Cluj-Napoca, Clusium, 1995, p. 65-78.

ou supraterrrestre, lorsque Ghelderode enjoint le Christ de remplacer le Père, dans *Heiligen Antonius* [p. 69], comme le fit Zeus pour Chronos) —, vous placez votre enquête, sans qu'elle s'y réduise, tant sont nombreux les ondoiements attentifs à l'homme comme à l'œuvre, dans le cercle rare des « vrais » tragiques, fussent-ils dans une langue qui amalgame Rabelais et Charles De Coster⁶, ou se projettent, dans une Flandre, qui sans doute ne fut jamais, du XVI^e siècle : « Le temps jadis répond à ses fantasmes personnels, et ce d'autant mieux qu'il recrée en imagination ce temps jadis selon ses propres hantises » (p. 71).

Les Grecs, et les Latins à leur suite, n'ont pas répugné à traiter de l'infanticide : les Atrides, Médée, et d'autres encore. Pareille pose est semblable devant le parricide : Œdipe. Seul Corneille, en plein XVII^e siècle s'osera à de tels sujets, pour débiter sa carrière de tragique, avec *Médée*, puis, au théâtre revenu, avec *Œdipe*. Voltaire, ouvrant sa carrière avant de trouver dans Crébillon Père des sujets à refaire, offrira en 1716 un tel sujet à la duchesse du Maine. Significativement, la veille de sa mort, c'est la légende atroce et infanticide des *Pélopides* qu'il retravaille (1778). L'enfant ne peut périr sur les planches du théâtre classique.

Nullement question pour moi de ramener votre enquête plus récente et beaucoup plus large à ce qui d'aucuns pourrait paraître un aspect secondaire de l'imaginaire de Michel de Ghelderode ; nullement question d'en dénier la juste érudition bien comprise et discrète, l'ampleur des lignes de faîtes dessinées, la justesse heuristique des rapprochements. Et ceci, non en invoquant les effets nouveaux qui, il n'y a pas si longtemps, furent appelés archétypes, sorte de sésame qui expliquerait tout et qui, au final, n'analyse rien.

De telles tragédies valent pour des mythes déjà très anciens et pour quelques familles (Atrides, Labdacides, etc.), dont, en leur temps, les Grecs s'étaient déjà exonérés. Le carcan en est rare, réservé, étroit, au nom du respect sinon de la lettre, de la leçon. Pour Ghelderode, le XVI^e siècle n'est pas moins tragique, mais plus libre, plus inventif, plus inattendu en ses ressorts, comme il peut mieux coller aux associations personnelles, délivrées ou ignorantes des leçons de la psychanalyse, à commencer par celles, trop souvent stérilisantes, de Karl Jung. Et, chère collègue, sans en faire la clé de toutes les énigmes ou de toutes les difficultés d'une vie et d'une œuvre, vous rappelez, à juste titre, le diagnostic du médecin personnel de Ghelderode sur cet asthme débilisant qui finira par le tuer : malade, mais libre de ses associations. Toutefois, dès 1935, il est entravé au point de ne plus pouvoir tenir comme de juste son poste d'archiviste à la ville de Schaerbeek (Bruxelles) et de ne parvenir à écrire que difficilement.

Pour les Anciens, les dieux sont multiples, autant que leurs amours, et surtout leurs rancœurs, leurs haines, leurs vengeances. Pour Ghelderode, il n'y a qu'un Dieu et il n'est pas celui que préférera son Fils incarné. S'amoncellent alors, dans son théâtre et dans ses contes, ces enfants trucidés, mis dans les limbes entre la mort et la vie, portés au grotesque effroyable de l'entre-nature, que complète un théâtre de marionnettes ou que file le thème du mannequin. Vous le souligniez déjà, chère

6 Dans votre livre de 1987, vous explicitiez déjà combien ces deux références formaient une cohérence, malgré les apparences (p. 43-45 ; 2013, p. 24-25).

collègue, à la fin de votre article sur « Le thème de “l’enfant tué” ». En ses dernières pages remarquables pour la critique universitaire de votre auteur, vous souligniez déjà l’essence du tragique de Ghelderode : il n’est pas sans faire source, comme pour Edipe, à la « triste imprudence » (p. 77, dans *Sortilèges*, p. 92). Dieu n’est pas bienveillant. Et il récrimine les hommes d’un péché qui n’est pas dit originel, même s’il en a les effets (*Le Miracle dans le faubourg*). Tout semble ici en rupture de culture — celle des Gréco-Latins — et pourtant, il y entre, avec le Dieu du XVI^e siècle, un Dieu plus terrible qu’il ne le fut à Ézéchiël et même à Jérémie.

Il reste quatre choses, qui n’enlèvent rien à la finesse, à l’intelligence et à la perspicacité de votre enquête, trop mûrie pour ne pas recevoir l’approbation de vos pairs, certes, et de vos lecteurs visés plus largement :

- les extraits des commentaires positifs ou négatifs de critiques journalistiques ou de dramaturges sont souvent éclairants bien sûr ; seule demeure l’archive, fût-elle difficile à dénicher. Roland Beyen y avait souscrit en son temps, vous traçant la voie⁷ ;
- une carte zodiacale en fin de volume, qui n’est pas de votre main et sans doute imposée par votre éditeur : elle déforce, pour tous ceux qui, comme moi, n’y croient pas et associent ce genre de démarches à des croyances fumeuses — pardonnez-moi l’épithète ;
- une bibliographie exhaustive, qui laisse entendre que, si le théâtre de Michel de Ghelderode n’est plus guère joué dans son pays, il est aussi devenu un champ déserté par la critique universitaire ;
- enfin, votre éditeur, qui, par ses accointances politiques d’extrême-droite, renvoie à des enjeux très français. Mais pour être tels, ils ne doivent pas être ignorés, d’autant que Michel de Ghelderode a prêté le flanc à des accusations d’antisémitisme, tout comme Voltaire..., pour une critique, oublieuse qu’elle était anachronique. Jamais Ghelderode n’a appelé au *Massacre* (Céline), et s’il a lu régulièrement certains de ses contes sur les ondes de Radio-Bruxelles, confisquée par l’occupant, jamais ne fut imputée à son compte une invitation à la haine raciale. Seulement lui sera reproché le succès de ses rendez-vous radiophoniques promouvant une visibilité à une radio aux mains de l’ennemi — vous le montrez bien (notamment p. 85-90 et p. 110-111). Pour ma part, je ne crois pas à la propagande des contes, surtout s’ils furent sinon innocents, lénifiants au nom du genre, même à l’enseigne du macabre. Il aurait fallu fusiller Hergé, aussi, ou Félicien Marceau — ami, quelques mois, de Ghelderode — qui prit la fuite, se réfugia en France et devint académicien. On est prompt à fustiger l’écrivain dans pareil contexte, moins à essayer de comprendre, pour les plus circonspects de ses critiques, un passé de petit bourgeois qui se fantasmait en flamand, mal dans sa peau de ne pouvoir parler correctement la langue de sa terre de Magie, frustré dans ses ambitions au sein de son travail, mal par ses

7 Roland Beyen, *Michel de Ghelderode ou la Hantise du masque. Essai de biographie critique*, Bruxelles, Palais des Académies, 1971.

pairs en lettres. Chère collègue, vous avez évité cet amalgame en restituant en leur temps et leurs visées telles ou telles pages de Michel de Ghelderode.

Au-delà de ces petites difficultés, vous avez offert un livre allègre, richement documenté et illustré, précis, érudit de haute main sans le paraître. Puisse-t-il combler vos vœux de voir une œuvre relue ou lue reparaître sur des théâtres, après y avoir consenti tant de goût, de finesse et d'intelligence. Je vous le souhaite.

Veuillez agréer, chère Madame Blancart-Cassou, chère collègue, l'expression de mon profond respect.

Références

- BEYEN, Roland, *Michel de Ghelderode ou la Hantise du masque. Essai de biographie critique*, Bruxelles, Palais des Académies, 1971.
- BLANCART-CASSOU, Jacqueline, *Le Rire de Michel de Ghelderode*, Paris, Librairie Klincksieck, 1987.
- , « Le thème de “l’enfant tué” dans l’œuvre de Michel de Ghelderode », dans Rodica LASCU-POP et Rodica BACONSKY (dir.), *Michel de Ghelderode... Trente ans après*, Actes du troisième colloque international Cluj-Napoca (22-24 octobre 1992), Cluj-Napoca, Clusium, 1995, p. 65-78.
- STEVO, Jean, *Office des ténèbres pour Michel de Ghelderode*, Bruxelles, A. de Rache (Mains et chemins), 1972.